LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
22, RUE DE LA BARRE
PARIS-XVIII.

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER

Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

TROISIÈME ANNÉE — N° 132 | DIX CENTIMES | JEUDI 17 OCTOBRE 1907

Peuples de Satyres

Quelques patriotes naïfs ont pensé qu'après tout, ce qui est article de foi en France peut bien l'être au Maroc ; que s'il est glorieux ici de se défendre contre l'abominable envahisseur, il est tout aussi méritoire pour des Marocains de se défendre contre les odieux envahisseurs français. Un de nos bons patriotes écrivit ceci à Ludovic Naudeau. La lettre qui peut nous amuser parce que nous n'avons pas du tout l'amour de la patrie, ni le désir de mourir pour elle, devait tout au moins rendre perplexe l'écrivain patriote.

Il n'en fut rien. Immédiatement le journaliste prit sa plume et entreprit le procès des tribus marocaines. J'ai l'article sous les yeux et beaucoup ont dû le lire. Avec indignation, Naudeau relate les mœurs de ces « braves gens ». Il nous montre les Marocains capturant l'équipage d'une goëlette espagnole et, « serrant de près les marins, » de si près, que délivrés de leurs étreintes plusieurs meurent... Il nous les montre dans toutes les circonstances inhospitaliers, sanguinaires et sadiques. Il s'attarde dans la description d'orgies épouvantables, où la cruauté est sœur de la luxure ; où les râles se mêlent aux spasmes farouches, où le sang répandu excite le plaisir dans d'abominables folies érotiques. Nous entendons avec angoisse les voix suppliantes des femmes demandant grâce et nous croyons assister aux colères impuissantes des hommes forcés de se prêter aux aberrations des sauvages.

Naudeau nous raconte des faits. Sont-ils exacts, exagérés ou faux? Qu'importe. Je veux les croire vrais, je les admets comme tels. Les Marocains sont des sauvages. Ces enfants de la nature sont d'épouvantables sadiques. Leur cerveau fruste ne conçoit pas l'humanité, la douceur ; ils sont inacessibles à la pitié et incapables d'agir en amis.

Ludovic Naudeau conclut : « *Les procédés de destruction que la science a créés n'apparaissent ils point sublimes, si l'on songe à de telles horreurs, si l'on suppute les châtiments révolus et ceux qui pourront être nécessaires encore?*

Or, Naudeau ne tient pas compte chez ces peuples sauvages de l'hérédité et des mœurs qui leur sont propres. Il constate simplement que ces hommes sont d'abominables brutes, et je le lui concède bien volontiers (si tant est que les faits énoncés soient scrupuleusement exacts, sans l'exagération de la colère); il ne semble pas penser que là-bas la morale ne réprouve fort probablement pas ces excès terribles ; il ne cherche même pas si des faits antérieurs n'ont pas causé chez les Marocains la haine des blancs, la haine des voyageurs et des hommes venus s'implanter chez eux ; il ne parle pas des moyens de persuasion qui pourraient amener ces hommes à plus de douceur et de raison. Sa conclusion est formelle : tuer ces êtres ne peut être qu'un acte sublime !

***

Or, le jour même où Naudeau écrivait son article : *Tribus de Satyres*, deux scandales coloniaux, vieux déjà l'un de deux, l'autre de trois années, étaient portés à la connaissance du public. Le premier se passait à Bakundi, l'autre à Bangui. Les faits sont sans doute de fort peu d'importance puisque les victimes sont des nègres, de vulgaires sauvages, à l'instar des Marocains. Néanmoins, il me plait d'en parler.

A Bakundi, les noirs refusaient de porter à la factorerie le caoutchouc ou l'ivoire dont la société M'Poko fait le commerce. Tout simplement, l'agent, M. Sailly (pas un sauvage, celui-là) fit mourir sous les coups une partie des récalcitrants et incarcérer le reste. Un inspecteur passant par là découvrit une trentaine de ces malheureux agonisant en prison ; les mains de l'un d'eux liées à son dos tombèrent pourries et sciées quand on le délivra.

L'autre affaire, vieille de trois ans, semble plus abominable encore.

Les nègres de Bangui ne voulaient pas payer l'impôt ; ils passèrent la frontière, laissant dans la forêt cinquante huit femmes et dix enfants que l'adjoint des affaires indigènes, Culard, emmena comme otages. Ces sauvagesses et leurs enfants furent incarcérés dans un local étroit et fétide, sans nourriture. Bientôt, il ne restait plus que treize femmes et huit enfants. Les enfants survivaient grâce au dévouement des malheureuses...

A Brazzaville la justice saisie déclara qu'il n'y avait eu *ni dans les intentions de M. Culard ni dans le fait même aucun crime, aucun délit* et une ordonnance de non lieu fut rendue.

Aujourd'hui l'affaire est reprise. Sans doute, M. Culard (pas un sauvage celui là non plus) a dû commettre de nouveaux crimes qu'il est impossible de cacher. Arrêté il se défend, rejetant la responsabilité sur ses chefs.

Voilà des faits que nous savons aujourd'hui après des années... Combien sont restés le secret des forêts vierges, le secret des européens qui s'en vont civiliser les sauvages .. Nous avons entendu parler des abominables méfaits de Gaud et de Toqué ; bien mieux, qui de nous n'a eu l'occasion de voir et d'entendre quelque soldat de l'infanterie coloniale revenu de Madagascar ou de Chine, quelque agent colonial? Qui donc n'a entendu les touchants récits de ces blancs, leurs histoires de meurtre et de pillages, de viols atroces. Souriants et paisibles, ils content cela et leurs doigts jouent négligemment avec la médaille coloniale *gagnée* là bas. Et si surmontant votre dégoût vous dites : « Où donc avez vous *gagné* celà? » ils répondent : « Mais à Madagascar : faisant une descente dans un village nous avons trouvé des femmes gardant des troupeaux et nous avons tout fusillé : troupeaux et femmes » ou bien encore : « C'est en Chine que je l'ai reçu pour avoir enfilé avec ma baïonnette de sales magots, leurs femelles et leurs gosses ! »

Ah ! comme les Marocains sont d'affreuses brutes !

Et comme les Européens accomplissent une œuvre sublime en rivalisant de sauvagerie avec eux !...

Or, si les Marocains me gênent assez peu, les brutes qui prétendent les civiliser me semblent beaucoup plus redoutables. Certes, je ne crois pas à la responsabilité et si je m'explique les actes des sauvages je m'explique également que des hommes soi disant civilisés arrivent à rivaliser de cruauté avec les premiers. Mais, si j'étais Ludovic Naudeau, j'excuserais les premiers seulement et c'est aux autres que j'appliquerais ma conclusion.

Quand à moi, je n'ai et ne peux avoir l'idée de punition et de récompenses ; je ne puis avoir que l'idée de nécessité. Sans trouver sublimes les procédés de destruction découverts par les savants je les juge nécessaires pour les brutes civilisées et je ne puis qu'applaudir lorsque les obus français se trompant d'adresse viennent frapper par derrière les soldats ou les officiers. Avec Naudeau, je me demande, si, au vingtième siècle, nous verrons subsister encore longtemps de semblables « braves gens » mais je ne parle pas des sauvages qui ne veulent rien savoir de la civilisation qu'on leur apporte; je parle des civilisés, qui au moyen de la poudre et du fer, au moyen du viol et de la séquestration veulent réformer les mœurs brutales et bestiales des « tribus de satyres ».

Anna MAHE.

NOTRE AFFICHE

Pour aider à la diffusion du journal nous venons de tirer des bandes que nous tenons à la disposition de nos amis :

DEMANDEZ TOUS LES JEUDIS

L'ANARCHIE

Organe de Philosophie et d'Action anarchistes

Le Numéro : **10 Centimes.**

PARIS — 22, rue de la Barre. — PARIS.

Envoyer autant de fois 0.06 que l'on désire d'affiches timbrées, le port est à notre charge.

Le Bourgeois libéral et sympathique

L'anarchiste n'est pas dépourvu d'amis. On se demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux qu'il en eût moins.

Parmi ceux qui se montrent les plus serviables et les plus empressés, il convient de mettre au premier rang le « bourgeois libéral et sympathique ». Souvent d'origine protestante, c'est un bourgeois d'un genre spécial, qui manifeste des vues larges, qui se proclame individualiste sur le terrain intellectuel et moral; aisé, un certain dégoût apparent de la société, une indépendance relative de caractère le rend amène aux idées anarchistes, dont il ne possède d'ordinaire qu'une notion superficielle. Le bourgeois libéral et sympathique a joué dans le mouvement anarchiste un rôle dont on ne pourrait nier l'importance mais que bon nombre de camarades qualifient de néfaste, voici pourquoi : à mainte occasion, publications anarchistes auraient cessé de paraître ou certaines phases de l'activité anarchiste se seraient ralenties si, au moment propice souvent sollicité, un bourgeois de l'espèce qui nous occupe ne s'était trouvé là pour alimenter d'une subvention la caisse en détresse. Des individualités ont également profité de ces largesses ou de cette générosité. Les camarades dont il s'agit craignent donc et à juste titre que l'indépendance des œuvres ou des individus qui en ont été les objets ou les bénéficiaires, se ressente de ces secours.

Ce n'est pas que le bourgeois libéral et sympathique inspire une aversion particulière. Le bourgeois tout court, en redingote et en haut de forme ne nous inspire pas plus de répugnance que celui en casquette et en bourgeron; fortuné, ce dernier ne vaudrait pas mieux que son confrère en habit. Simplement, selon sa méthode, l'anarchiste analyse le bourgeois « anarchisant » ; que résulte-t-il de cette analyse?

1° Que c'est un personnage assez bien posé — parfois même haut fonctionnaire. Le plus souvent un commerçant, un industriel, un rentier, un littérateur arrivé. Son train de vie est celui de la bourgeoisie : il trouve moyen de villégiaturer, l'été, en quelque délicieuse retraite, quand il ne possède pas villa ou château. En hiver, la chaleur ne manque pas dans ses appartements, en ville, et ses vêtements ne laissent point pénétrer le froid. Il a des domestiques, avec lesquels il ne lui est jamais venu à l'idée de mettre en commun, sinon sa fortune, pour le moins ses revenus, bien que leur travail vaille le sien : ses serviteurs ne mangent pas à sa table et gîtent en des logis beaucoup moins confortables que les chambres qu'il habite. Leurs vêtements ne valent pas les siens et il est loin de les traiter en égaux ;

2° Si de cet ordre de faits, on examine sa vie sociale, on s'aperçoit bientôt que son « anarchisme » est tout à la surface. Il fait montre d'un respect inutile pour le « savoir vivre », les « politesses mondaines » et sait se conduire dans la bonne société, dont il ne cesse *jamais* de faire partie. Il est l'esclave des préjugés de sa classe. Il laisse aux anarchistes la pratique de l'amour libre, mais il garde soigneusement ses filles. Son anarchisme est moins encore qne de façade — c'est un délassement intellectuel — et les quelques sacrifices qu'il s'impose lui permettent de poser sans grand péril à l'homme généreux, au philantrope, à l'esprit ouvert! Rien d'autre.

Le bourgeois même le plus sympathique ne conçoit la possibilité de la vie intérieure que si elle est accompagnée de certains de ces préjugés qui rendent extérieurement une vie « honorable » ; sa mentalité bourgeoise toujours et malgré tout, ne lui permet pas de saisir que ce qu'il qualifie « délit d'opinion » devient, transporté sur le terrain économique ce que les lois dénomment « délit de droit commun ». Concilier les pensées élevées, les aspirations généreuses avec la vie vécue en marge de ce qu'on appelle « l'honnêteté », fi donc ! Ne peuvent se nourrir de conceptions sublimes garder la vision d'une vie individuelle fière, indépendante que les personnes à « ressources avouables », dont les moyens de parvenir sont autorisés par le code ou la police. L'irrégulier, le trimardeur, le chemineau, quiconque ne travaille pas, c'est à dire refuse de se soumettre à la dictature des conditions économiques actuelles, l'« outlaw » en un mot lui fait horreur, horreur qui se résume tout simplement en sa crainte irrépressible de perdre une situation privilégiée.

Il n'est pas dans notre pensée d'interdire au bourgeois d'éducation et de naissance de devenir anarchiste, nous dirions volontiers, paraphrasant une sentence évangélique qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou de l'aiguille (1) qu'à un bourgeois de devenir anarchiste » Si quelques bourgeois sont venus prendre place parmi les anarchistes, ce n'est pas en demeurant dans leur milieu où en se contentant de jeter — telle une aumône — un écu, un louis ou un billet de banque à quelque manifestation d'une activité anarchisante C'est en rompant avec leur entourage, avec les amitiés les plus ancrées, en se décidant à partager telle que l'existence aventureuse, toute semée de chausse-trappes, de pièges et de danger qui constitue la vie de l'anarchiste,

Nombreux sont les camarades qui attribuent aux Mécènes de l'anarchisme une influence fâcheuse et débilitante. L'heure viendra fatalement où une mise en demeure énergique, une explication décisive en délivrera l'anarchie en les rejetant vers leur milieu ou les y amènera par une rupture sincère, une cassure irrémédiable avec la bourgeoisie.

IN-CELL.

Les Conciles

(Suite)

Depuis environ vingt ans que l'esprit anarchiste s'est affirmé en Europe par des paroles, des écrits et des actes individuels et collectifs; et cela, sans directeur, mais non sans direction, je ne vois pas que le résultat en soit méprisable.

Un immense travail a été accompli, principalement par des individus isolés. Malatesta lui même, comme individu isolé, a contribué à ce travail. N'a-t-il pas été profitable?

Faut il rappeler, rien que pour la France, l'épopée superbe qui va de Ravachol à Caserio, en passant par Meunier, Vaillant, Simon, Léauthier, Faugoux, Etiévant, Emile Henry, etc., etc., sans nommer les individualités restées dans l'ombre qui aidèrent puissamment au mouvement.

Et les innombrables solitaires, inconnus de tous, mais conscients et surtout actifs, francs tireurs de la révolution harcelant sans cesse le système bourgeois. Ils luttent sans trêve, par tous les moyens, non pour un principe abstrait et général, mais pour affirmer et maintenir le principe essentiel et unique de leur existence concrète. Est ce qu'elles ne comptent pas, leurs actions?

Mauricius et Armand devaient présenter au congrès une proposition tendant à admettre comme nôtres tous les réfractaires économiques. Un contretemps les empêcha de présenter cette naïveté au congrès qu'elle eût certainement scandalisé.

Je dis naïveté, parce que pour des anarchistes ne reconnaissant ni légalité ni propriété, la question du vol ne peut même pas être posée. Pour l'anarchiste il ne peut y avoir de vol. Tout est à tous et chacun prend où il le trouve ce dont il a besoin en attendant une répartition plus équitable et plus raisonnable des choses.

Est ce que Ravachol n'était pas un voleur et, qui plus est, un meurtrier?

Emile Henry n'était il pas cambrioleur?

Et la dynamite de Soisy-sous-Etioles appartenait elle à ceux qui s'en servirent?

La question n'est donc pas de savoir à qui appartient, légalement, telle ou telle chose, mais bien plutôt de savoir quel usage utile, raisonné, conscient et intelligent est fait de ces choses par ceux qui prétendent les détenir.

Ce n'est pas par la richesse qu'elle détient

(1) Passage étroit, bas, et souterrain, dans l'Orient antique, que les chameaux devaient franchir à genoux débarassés de tous bagages et avec grand peine.

que la bourgeoisie est nuisible. C'est par le mauvais usage qu'elle en fait. Le gaspillage qu'elle fait de la richesse sociale constitue pour chacun le droit, que dis je?, le devoir de s'emparer de cette richesse, par tous les moyens, au nom de ses besoins individuels d'abord. Au nom de sa volonté de mieux l'utiliser ensuite.

Depuis vingt ans que ces idées ont plus ou moins cours, bien des changements se sont opérés. Il en résulte que la propriété ne s'appuie plus sur la probité mais sur le policier et le juge. L'armée ne s'appuie plus sur le patriotisme mais sur le gendarme. La politique ne s'appuie plus sur la conviction mais sur l'habitude. La religion de même. La famille aussi. Et tous ces appuis sont fragiles et précaires.

La société capitaliste est minée, de la base au sommet. Pas une partie n'est indemne. Tout est vermoulu et prêt à tomber en poudre à la moindre secousse.

Qu'une guerre Européenne se produise, ou une grève générale un peu vigoureuse et la société bourgeoise qui n'est plus qu'une apparence s'effondre pour jamais.

Or qui donc a préparé ce travail intérieur de désagrégation? Qui donc a rongé, pulvérisé les parties essentielles et fortes de l'état bourgeois? Qui donc s'est attaqué à la propriété, à l'autorité, à la légalité, à la religion, au patriotisme, au parlementarisme, à toutes les entités qui forment la charpente de l'édifice infâme, prêt à crouler? Qui donc?, si ce n'est l'individu isolé termite solitaire et rongeur qui, loin des congrès bruyants creuse, obscurément et patiemment, pour se nourrir, ses galeries interminables dans la substance même de la société qu'il transforme.

Allons, mon cher Malatesta, ne vous reniez donc pas ainsi, en reniant du même coup toute la vie et l'activité spéciale d'une époque aux travaux de laquelle vous avez si bien participé.

Que dirai je de la suite des résolutions adoptées au congrès, si ce n'est qu'elles s'appliquent à des choses déjà existantes et qui n'avaient pas attendu les vœux du congrès pour se produire.

Les anarchistes réunis en congrès sont d'avis que les camarades de tous les pays mettent à l'ordre du jour la création de groupes anarchistes et fédérations de groupes déjà créés. N'est ce pas ce qui s'est toujours fait plus ou moins, et. était il nécessaire de se réunir à cent, à Amsterdam, pour exprimer un désir que les feuilles anarchistes peuvent imprimer tous les jours, dans tous les pays où elles existent.

L'emphase bourgeoise et l'amour théâtral du simulacre nous ont ils donc gagné à ce point que certains camarades croient avoir créé une censure importante en se mettant à cent pour indiquer aux autres et mimer des actes à accomplir, au lieu de les effectuer eux mêmes, d'abord. Ils seront bien obligés d'y venir s'ils veulent réellement autre chose que des discours, des motions et des résolutions.

Si les cent congressistes réunis à Amsterdam n'avaient encore, avant cette réunion, comme individus isolés, rien commis de profitable, pensent ils par la vertu du congrès réaliser des prouesses extraordinaires qui bouleverseront le monde? Je crains qu'il n'en soit rien.

Comme audace de pensée et largeur de vue, il faut déjà déchanter. En invitant les anarchistes à faire partie de la C. G. T., c'est à dire à se consacrer au syndicalisme, le congrès anarchiste, très juste milieu, comme tous les parlements, a déjà esquissé sa première reculade.

C'est vraiment rétrograder quand on en est à l'anarchisme d'aller au syndicalisme. Pour ceux dont les conceptions sociales n'arrivent que là, c'est mieux que rien... Mais pour ceux qui ont dépassé ce degré de la connaissance sociologique, ils ne peuvent, logiquement, reculer.

Si Pouget et quelques autres l'ont fait, c'est, il faut bien le dire, parce qu'ils ont trouvé dans le syndicalisme un moyen de vivre, tout en faisant une besogne qui, sans être anarchiste, a sa valeur relative. Des individus peuvent se résigner à cette besogne de pis aller, pour des raisons personnelles qu'ils n'ont pas à dire. Mais un congrès « anarchiste » n'avait pas à la ratifier, encore moins à la préconiser.

Certains anarchistes ont été séduits par le syndicalisme en voyant la facilité qu'il offrait de grouper des individus et des forces autour d'une idée simple mais fausse. Le congrès anarchiste a fait preuve de la même faiblesse en cédant lui même à cette séduction.

Je conçois très bien que les 500.000 cotisants de la social démocratie allemande fassent rêver quelques ambitieux. C'est tentant et plus facile qu'autre chose.

Allez donc grouper des individus nombreux autour de l'idée anarchiste et tâchez donc de les tenir dans votre main. C'est difficile. Le congrès anarchiste a reculé devant cette tâche.

Au résumé, tout ce qu'on a pu dire et faire au congrès n'a jamais abouti qu'à constituer une entité de plus : « La Fédération anarchiste », et à la douer des attributs et avantages que possédaient déjà les individus qui, bien qu'on s'en défende, en seront peu ou prou dépouillés.

C'est l'éternelle ornière de la religiosité où tous les humains viennent s'embourber.

Il leur semble toujours que, pour pouvoir se tenir droit et marcher devant eux, il est nécessaire de mettre, au dessus d'eux, quelqu'un; au devant d'eux, quelque chose.

Maintenant que nous avons au dessus de nous et au devant de nous la Fédération anarchiste, en cinq personnes distinctes, nous allons pouvoir la suivre... si elle marche. Et si on veut qu'elle marche, il faudra la pousser.

LEVIEUX.

Venez discuter aux
Causeries Populaires

ORIGINES DE L'ANARCHISME

...Il est difficile de définir l'origine historique du mouvement anarchiste. Fut sans contredit anarchiste le premier homme qui réagit consciemment contre l'oppression d'un seul ou d'une collectivité; cela nous mènerait par delà les temps préhistoriques. La légende et l'histoire citent des noms d'anarchistes : Prométhée, Satan, Jésus, Epictète, Diogène, Robin Hood peuvent être considérés à différents points de vue comme des types d'anarchistes. Les débuts philosophiques du mouvement anarchiste actuel semblent remonter à la Renaissance, plus exactement à la Réforme laquelle, semant dans les esprits les idées de libre examen et de libre recherche en matière biblique dépassa le but de ses initiateurs et aboutit à la diffusion de l'esprit critique dans tous les domaines : le mouvement de la libre pensée était né, mais au lieu de se développer, d'aller jusqu'à la critique rationnelle des institutions et des conventions humaines, elle n'est plus qu'un instrument docile aux mains d'un parti politique; elle s'est attardée à la dissection des fables puériles sur lesquelles les chrétiens orthodoxes édifient leurs croyances. Elle s'est arrêtée là et n'a pas suivi les plus hardis de ses propagandistes. Survient le mouvement anarchiste, complétant et achevant l'œuvre de la libre pensée, soumettant à l'analyse individuelle chartes et lois morales et programmes d'enseignement, conditions économiques et rapports sociaux de toute espèce : l'anarchie est devenue le mouvement le plus dangereux qu'aient jamais rencontré les tyrannies gouvernementales. Aussi, les anarchistes ont-ils vu se déchainer sur eux d'inimaginables persécutions et cela dans la mesure où, conséquents avec leurs déclarations, ils allaient jusqu'au bout dans leurs attaques et leur résistance ; ils se sont vu mettre au ban de la société, traqués comme des bêtes fauves, sans autre motif souvent que des paroles ou des écrits véhéments. On a coutume de rattacher historiquement l'anarchie au mouvement ouvrier qui sous le nom d'Internationale fleurit vers la fin du règne de Napoléon III. C'est inexact. La haine et les invectives dont Karl Marx, le grand prophète du socialisme scientifique, poursuivit Michel Bakounine n'eut pas pour cause des divergences profondes de vue intellectuelles ou éthiques. Bakounine et ses amis furent expulsés de l'Internationale parce que fédéralistes décentralisateurs, hostiles à la forme étatiste, conquêtes-des-sièges-parlementaires qu'allait prendre l'activité socialiste. Les amis de Bakounine, les « fédéralistes » se proclamaient nettement collectivistes et certains d'entre eux reprochent aujourd'hui au socialisme d'avoir accaparé ce qualificatif : ce furent des fédéralistes qui traduisirent et répandirent dans les pays méditerranéens *Le Capital*, de Karl Marx. Certes, Bakounine fut un anarchisant, violemment souvent et profondément parfois, bien plus que ne le sont maint de ses continuateurs, mais si on étudie soigneusement le mouvement de la Fédération Jurassienne (et loin de nous la pensée de méconnaître l'œuvre qu elle fit en son temps) on y rencontrera toutes les réminiscences du socialisme d'autrefois : croyances en l'égalité, la fraternité entre tous les hommes, idées de solidarité et d'amour universels, de société future, de la révolution salvatrice et transformatrice immédiate du genre humain — conceptions que l'anarchisme soumet comme les autres à l'analyse individuelle et qui n'ont rien de spécifiquement anarchiste.

La vérité c'est que les « fédéralistes » de l'Internationale se montrèrent anarchisants quant à la conception de la tactique et de l'organisation du mouvement socialiste. Pour le reste, rien ne les différenciait des socialistes révolutionnaires d'alors.... (1)

E. ARMAND.

(1) *Extrait d'un ouvrage qu'il ne restait plus qu'à mettre au net quand son auteur fut incarcéré.*

GLORIA VICTIS

A M. François Coppée.

Ah ! c'est vous les vaincus de la dernière guerre,
Vous les fiers insensés, les martyrs, les héros ;
C'est vous les innocents transformés en bourreaux.
Les pitres d'aujourd'hui qu'on chérissait naguère.

Pauvres petites fleurs sans éclat ni parfum
Qui jonchez par milliers le sol de la patrie.
La rafale a passé, l'herbe est toute flétrie,
Vous n'avez eu qu un rêve et c'est déjà la fin.

Pareils à la légère et gracieuse bulle
Qui monte dans l'azur et crève au moindre vent
Vos beaux espoirs sont morts, hélas ! le plus souvent
Et du destin la cloche encor tintinnabule...

Ecoutez la dans l'ombre avec un son discret
Semblant narguer vos pleurs de rage et de colère ;
Anges sans paradis, le néant doit vous plaire ;
Souffrir est votre loi : gardez-en le secret.

Gardez sur votre front la divine auréole,
A vos membres meurtris la chaine du forçat ;
Souvenez-vous du jour où l'orgueil vous lança
Dans le bourbier fatal, pour défendre une Idole.

On ne peut pas vous plaindre et même vos sanglots
Laissent nos cœurs joyeux, pleins de douces pensées,
Car seules par l'affront vos âmes sont blessées,
Et c'est l'ennui qui rend vos visages palots.

Vaincus, tristes vaincus, tout enivrés de gloire,
Esclaves et suppôts des accoucheurs de lois,
Pour un brin de laurier, couronnant vos exploits
Vous avez à jamais souillé votre mémoire.

Aussi quand nos enfants miséricordieux
Passeront sur le bord de vos tombes intimes,
Songeant que vous étiez despotes et victimes,
Ils n'auront pas pour vous de larmes dans les yeux.

Robert DELON.

Sauvons les nôtres !

Grâce à l'initiative et à l'activité de ses amis, la libération de Matha s'approche. Le vide absolu de l'accusation explique sa détention prolongée : la justice redoute la lumière que le jugement va apporter sur cette affaire, elle retarde le soufflet de l'acquittement et prolonge complaisament l'incarcération de Matha.

La pression des protestataires a déjà obtenu le jugement pour la session de novembre alors qu'il allait être remis en février. Il faut maintenant que le mouvement en faveur de Matha s'amplifie et impose notre volonté de le voir rendre au **libertaire**, *à ses nombreux amis.*

Le groupe de **la liberté d'opinion** *va continuer sa campagne. Samedi, dans sa première réunion, nous vîmes avec plaisir une salle comble affirmer son attachement à Matha. Mais nous fûmes déçus d'entendre des orateurs réprouver tout ce qui est du domaine des droits communs (1) et faire ressortir que l'honneur de Matha était sauf, qu'il n'était pas capable de faire ce qu'on lui avait reproché, que sous le prétexte de complicité de faux-monnayage on n'en voulait qu'aux opinions politiques, à l'activité du propagandiste.*

Sans doute, on veut, avec Matha, supprimer un militant infatigable, mais ne suffisait-il donc pas de démontrer, comme l'a fait Malato, l'infamie policière, l'inanité de l'accusation, l'innocence matérielle de Matha, reconnue déjà par l'accusation elle même.

Matha n'a pas fait ce que la justice lui reprochait au moment de son arrestation, c'est tout. Qu'il soit capable ou non d'être illégal, c'est son affaire.

Nous aurions voulu ajouter un mot et montrer que la police avait à son actif d'autres méfaits. Nous aurions voulu appuyer l'arbitraire de l'affaire Matha par l'arbitraire de l'affaire Armand. Nous aurions voulu montrer la réaction impitoyable emprisonnant à Nantes, à Lyon, à Paris, Denain, à Valenciennes..., l'arbitraire policier partout triomphant. Comme l'a essayé Roussel, il aurait fallu rétablir l'opinion anarchiste sur « les faits que la morale la plus large réprouve », (2) mais l'appréhension d'une discussion stérile et notre inexpérience de la tribune nous retinrent.

Notre concours est assuré pour toutes les manifestations en faveur de Matha, mais nous ne saurions nous confiner dans cet exclusivisme. Nous voulons crier partout notre mécontentement et profiter aussi de la dernière affaire, celle d'Armand, pour dévoiler les agissements de la police.

Sans concession aucune à l'hypocrite « honnêteté » bourgeoise, il faudrait faire triompher l'éclatante vérité...

Nous avions montré qu'avec ses occupations multiples, son travail immense, sa vie frugale, ses gestes publics, Armand **ne pouvait pas** *s'occuper de fausse-monnaie. Nous avions signalé l'irrégularité de son arrestation, la saisie de toute sa bibliothèque, de ses travaux personnels et d'ouvrages en préparation. Samedi, nous aurions voulu dire comment procéda la police pour le compromettre; comment on aiguilla la dénonciation d'un soi disant complice afin de perdre notre camarade (3).*

Mais il n'y a pas de doute qu'après avoir couru au plus pressé, après avoir sorti Matha, nous serons assez nombreux pour organiser une grande réunion où nous continuerons l'agitation nécessaire en faveur de tous nos camarades poursuivis et détenus, et nous apprendrons au public jusqu'où va la crapulerie policière et la rage gouvernementale : nous dévoilerons l'affaire Armand.

Nous raconterons comment le commissaire de Choisy le Roy introduisit dans le dossier une pièce saisie lors du deuxième cambriolage de **l'Ere nouvelle**, *en disant qu'Armand l'avait écrite dans son bureau, au lendemain de son arrestation.*

Or, sur cette pièce, une carte postale portant au crayon bleu l'adresse d'un libraire, fournisseur de **l'Ere nouvelle**, *on voyait au verso le chant, illustré, de l'internationale. Le commissaire, cynique, disait dans son rapport : « Naturellement Armand niera avoir écrit ça à mon bureau ». Mais ce zélé fonctionnaire oubliait que ce n'est pas l'usage dans les bureaux de police de fournir aux prévenus des cartes postales anarchistes pour écrire leurs déclarations.*

Nous aurons encore bien d'autres choses à signaler sur cette procédure invraisemblable.

Actuellement, « de l'autre côté du mur », Armand supporte vaillamment la solitude et le régime de la cellule. Il écrit tout son désir de reprendre sa part de besogne et se félicite d'avoir connu la prison qui l'a amené au maximum de révolte. Nous l'assurons sans sentimentalité aucune que nous saurons faire pour lui tout ce qu'un camarade peut attendre des anarchistes.

Henri JAPONET.

(1) M. Jacques Bonzon a même déclaré que la justice de Droit commun était à peu près toujours équitable.

(2) Paroles de M. Bonzon à propos de faits que les révolutionnaires comprennent dans l'action directe.

(3) L'article premier de la loi sur le faux-monnayage, promet (!) la liberté à celui qui dénoncera des complices.

Contre la - - - - - - - - - - - Dégénerescence

I

Nous ne voulons pas dire que l'espèce humaine tout entière soit en voie de dégénérescence, mais ce qui est incontestable, c'est que le milieu social actuel donne naissance à des dégénérés de plus en plus nombreux. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les actions quotidiennes de nos contemporains pour en trouver des preuves, chaque jour amène ses Soleillant, ses Dognon et tant d'autres. Certes, de tout temps la race humaine a connu la sauvagerie mais celle ci était alors en rapport avec la forme de vie rudimentaire. Tandis qu'aujourd'hui l'évolution générale rend incompréhensible la diminution d'intelligence et de vitalité et l'accroissement parallèle des vices et des aberrations.

Incompréhensible, non, car un léger examen suffit pour se rendre compte que la dégénérescence humaine n'est pas — ou presque pas — due à l'influence du milieu cosmique, mais bien à celle du milieu social et économique.

Il est intéressant d'étudier sans prétentions vaines une telle question. Les déclamateurs révolutionnaires souriront de nos préoccupations. Etudier le « mal social » dans ses causes, le diagnostiquer dans sa source, c'est certes une besogne aride. Elle enlève des illusions aux illuminés et des arguments aux charlatans. C'est pourtant un travail indispensable car, nous l'avons dit bien souvent, c'est faire œuvre vaine que de s'occuper de la « question sociale » en négligeant les individus. Il faut tenir compte de ceux-ci puisque leur ignorance, leurs préjugés, leurs vices sont précisément les choses essentielles de la mauvaise organisation sociale.

***

Lorsque nous disons qu'un individu est un dégénéré, il est évident que ce mot n'est employé par nous que dans un sens purement relatif, nous ne possédons pas le type de perfection capable de nous servir de critérium.

Les causes de dégénérescence sont multiples et variées. Il ne se commet plus de crime sensationnel sans que l'on invoque l'excuse de dégénérescence humaine. Ce ne sont pourtant pas les seuls cas d'atavisme constatables, nombreux sont les dégénérés auxquels l'occasion à manqué de devenir des « criminels » et qui se contentent d'être des crétins, des sadiques, des poivrots, des brutaux, des violents et... des votards.

Bien entendu, c'est dans la « classe ouvrière » que la dégénérescence est la plus grande, étant donné les conditions de vie et de travail défavorables qu'elle doit subir. Les professions insalubres amenant les intoxications de toutes sortes (saturnisme, par exemple) les mauvaises conditions d'hygiène, l'obligation d'un travail trop prolongé, le surmenage physique et intellectuel ; voilà déjà quelques causes. Elles ne s'arrêtent pas là et amènent encore d'autres conséquences. Anéanti par le dur labeur ainsi accompli, l'ouvrier est contraint de recourir aux stimulations d'une nourriture excitante et surtout de l'alcool. Si nous y ajoutons les mauvaises habitudes (tabac, etc.) il nous est facile de comprendre la situation physique et morale de l'individu. Certes, sa santé se maintient et si sa vie est abrégée il n'en montre pas moins certaine robus-

tesse dont il est fier. Mais ce sont ses descendants qui paieront pour lui. Il leur transmettra une constitution plus ou moins débile, à leur tour, ces enfants grandiront dans des logis sans soleil et sans air : véritables « fleurs sociales anémiées » lorsqu'ils se présenteront à l'usine ou à l'atelier, ils seront moins résistants que leurs pères aux atteintes de la maladie. Ils succomberont plus vite et l'organisme qu'ils légueront à leurs fils sera encore plus défectueux que le leur. Il est incontestable que c'est par l'hérédité (transmission par les parents aux enfants des tares constitutionnelles) que la dégénérescence fait le plus de progrès. Les principaux agents en la matière sont sans contredit l'alcoolisme, la tuberculose et la syphilis. Ils sont souvent victorieux, surtout lorsque l'individu ne tente pas sérieusement de lutter contre sa mauvaise hérédité par une hygiène et des soins appropriés.

Pourtant, la « classe ouvrière » n'est pas seule à souffrir de la dégénérescence. Si nous observons les classes aisées, les bourgeois ou les dirigeants, nous voyons qu'ils n'y échappent pas.

Ces individus, n'ayant pas autre chose à faire qu'à promener leur personnalité encombrante et inutile, sont amenés à fréquenter quantité de lieux où leurs sens sont tenus en un éréthisme continuel. Ceux-là s'usent dans la « noce » et la débauche, par une trop grande dépense de vitalité. D'autres gras bourgeois, s'asphyxient en quelque sorte, par la surabondance nutritive (inutile chez leur organisme inactif). Dans un cas comme dans l'autre, il y a diminution des facultés individuelles, dégénérescence par conséquent.

Les excès génésiques, l'abus du coït (et réciproquement la privation sexuelle), la masturbation, la pédérastie, l'inversion sexuelle, l'usage de l'acool, du tabac, de l'opium, de la morphine sont également à redouter.

A côté de ces dangers indiscutables, il en existe d'autres dont on se méfie moins. Le milieu social tout entier apporte une influence *démoralisatrice* par ses spectacles imbéciles, sa prostitution, ses mœurs dépravées, sa littérature érotique, ses tavernes mondaines, ses sports, ses soirées, ses bals, sa vie surchauffée, ses préoccupations pornographiques et toute sa vaine agitation tenant les sens en un perpétuel éveil qui les use rapidement.

Si les grandes cités sont de véritables foyers de dégénérescence, les campagnes offrent une existence plus saine et plus naturelle. Pourtant cette vie présente souvent les mêmes vices que la vie citadine (quoique moins accentués, évidemment). La vie routinière et monotone est peu propice au développement individuel et les campagnards usent aussi du tabac, de l'alcool, etc., ils manquent beaucoup d'hygiène et s'astreignent à des passe temps abrutissants. Pourtant, au sein de la nature vivifiante leurs « fautes » les exposent à des conséquences moindres que celles qui attendent l'habitant de la populeuse cité industrielle ou bourgeoise.

Nous n'en finirions pas d'énumérer les causes nombreuses de la dégénérescence humaine. Il nous faudrait examiner presque toutes les manifestations de la vie privée et sociale, tant l'attitude des hommes est presque toujours déraisonnable. Signalons pourtant l'alimentation foncièrement défectueuse (trop ou pas assez nutritive, frelatée ou mal préparée) les vins truqués, conserves pourries, viandes avariées, pains « talqués », provoquant gastralgies, maux d'estomac d'où découle un affaissement complet du malade.

Il nous faudrait encore parler des croisements consanguins (entre individus d'une même famille) qui ont pour résultat de dégénérer l'espèce et de produire des individus moins bien constitués. Sans oublier l'immense liste de toutes les maladies entravant l'évolution normale. Les maladies du fœtus, les accidents de la grossesse et ceux qui peuvent survenir au cours d'accouchements difficiles, les maladies du premier âge altérant profondément des tissus et des organes encore délicats, la misère, les privations, les mauvais traitements de l'enfance, l'abominable système d'éducation autoritaire infligé à des petits êtres vivants et avides de liberté, etc, etc, etc. Je le répète, ces causes si différentes qu'elles soient sont multiples. Oserait on soutenir qu'elles ne laissent pas sur les corps et sur cerveaux des traces néfastes et indélébiles? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les individus deviennent ainsi des proies faciles, des terrains de peu de résistance aux formes diverses de la déchéance morale et matérielle?

Laure HULOT.

L'HORLOGE

De notre horloge infatigable,
écoutant le tic-tac joyeux,
le coude appuyé sur la table,
j'évoque des jours lumineux.

Les minutes passent, rapides
comme un crépuscule africain,
noyant de ténèbres avides
mes rêves naïfs et lointains.

Combien de minutes stériles
dans la vie d'un homme conscient!
grâce aux ouvriers imbéciles
qui travailleut si méchamment!

Des heures fuyant en l'espace
je voudrais jouir librement;
mais les préjugés de la masse,
m'en empêchent résolument.

C'est pourquoi je veux quelque guerre
où crèveront les abrutis,
afin que, libres sur la terre,
puissent vivre les affranchis ! !

EDAX.

DÉCOR HIVERNAL

Le vieux théâtre de la nature va bientôt commencer le quatrième acte de la comédie annuelle, les décors vont changer; le paysage automnal : feuilles mortes jonchant les chemins, arbres et buissons roussis, va bientôt prendre la sombre physionomie des mauvais jours; le froid, la pluie, la neige vont remplacer les pittoresques et douces journées d'automne et l'on va découvrir à nouveau la misère, la détresse quotidienne, comme si elles n'existaient pas auparavant?

La presse immonde va commencer à plaindre les malheureux, dans les colonnes des quotidiens ; tout à côté des chroniques mondaines, des comptes rendus de banquets et de fêtes, vont s'étaler, au sujet des purotins, les plaintes les plus variées des journalistes, dignes représentants de la crapule aristocratique.

De tous côtés vont s'ouvrir des fêtes et bals de charité, et tout cela dans le but de soulager la misère! Qu'importe si les dépenses surpassent les recettes, la *bonne intention* est toujours là, qu'importe si, de tout le luxe gaspillé, il ne revient aux miséreux que quelques croutons de pain dont les chiens de la maison n'ont pas voulu... Eh bien! qu'ils se plaignent encore, c'est pour eux... pour eux seuls que l'on a fait couler le champagne à flots ! C'est encore pour eux, toujours pour eux que coule ce luxe inouï, ce plaisir malsain ! Et chose étonnante, ils n'ont pas l'air de le comprendre...

Jeunes et vieux gagas, mondaines avariosées, députés gâteux, tous auront la larme à l'œil en parlant des miséreux, mais pas de danger que cette larme ne ternisse le plastron ou le gilet blanc, pas de danger qu'elle ne détériore les maquillages placés sur les visages pour en diminuer les tares! Non pas, cette larme est factice, elle ne tombera que lorsqu'on n'en aura plus besoin.

Et les politiciens de tout acabit, vont ils s'en donner à cœur joie : en vont ils faire des discours, porter des toasts, vider des coupes et déguster des plats succulents, toujours en parlant, entre deux hoquets, du pauvre monde qui crève de faim et de froid et qui pourtant leur fournit de si bon gueuletons. Et le lendemain, les quotidiens rapporteront à la populace, les discours enflammés de leur député, dépeignant, avec force détails, les intonations larmoyantes de sa voix, lorsqu'il parlait de ceux qui ont faim, les grands gestes dramatiques et vengeurs avec lesquels il appuyait ses paroles indignées sur cet injuste sort... Et à cette lecture les yeux se mouilleront, les cœurs battront à la pensée que ces bons députés daignent plaindre les ventres creux... tout en remplissant le leur !

Le soir, des ombres faméliques vont se glisser silencieusement le long des murs, s'arrêtant de temps en temps devant une vitrine brillamment illuminée, derrière laquelle s'étalent des brioches croustillantes, dorées et des poulets rôtis, n'attendant qu'un amateur; les ombres s'arrêteront un moment puis repartiront toujours aussi lâches n'osant se servir, n'osant prendre ce qui leur serait nécessaire pour apaiser leur ventre qui réclame. Elles iront s'accroupir sous le porche d'une église, sous la voûte d'un pont ou d'une mansarde sans feu, pour y passer la nuit, un peu à l'abri de la brise glaciale de décembre. De temps en temps, il en restera un sur le sol endormi pour ne plus se réveiller; qu'importe, le lendemain sa charogne sera mise dans un trou et on ne parlera plus de lui. Un purotin! Bien quoi! la belle affaire!

Foule stupide! Je serais bien tenté de dire que c'est bien fait si tu crèves de faim, que c'est bien fait si tu as froid. Là, sont des boutiques qui t'offrent, qui des mets appétissants, qui des vêtements bien chauds, et soit par principe d'honnêteté, soit par lâcheté, tu n'oses pas te servir, tu aimes mieux battre du tambour sur ton ventre creux; ailleurs, ce sont de vastes hôtels inoccupés, de grandes églises vides et tu crèves de froid à la porte de ces bâtiments que tu as construit toi-même.

Et quand même, lorsque tu passes devant un de ces monuments où sont écrits ces mots : « Liberté, Egalité, Fraternité » tu sens ton cœur qui bat à la vue de cette belle devise, ta figure blême s'éclaire d'un sourire et immédiatement tu es soulagé, n'est ce pas ? à l'aspect de ces trois mots aussi vides que ton ventre et ton cerveau.

Liberté! Ah oui! Si tu vagabondes dans les rues on ne tardera pas à te ramasser, si ta gueule ne plait pas à la flicaille, vigilante gardienne de l'ordre public, tu seras passé à tabac.

Egalité! Oui, en effet, égalité, toi tu es là qui crèves de faim, tandis que d'autres crèvent d'indigestion; tu es vêtu de loques et d'autres disparaissent sous d'énormes fourrures; tu couches sous les ponts et dans les mansardes, d'autres dorment dans de moelleux lits de plumes, en de somptueuses demeures. Toi tu obéis, d'autres commandent; tu produis, d'autres consomment, etc.

Fraternité! Pour voir un peu essaie donc de demander à tous ces hobereaux qui dansent et banquettent dans les salons de l'Elysée ou d'ailleurs de partager avec toi le luxe dont ils font un tel gaspillage, essaie seulement de leur demander de quoi de ne pas crever de faim et de froid et tu auras tout de suite un aperçu du troisième mot de la fameuse devise.

Et après tout cela, rentre à ton logis si tu en as un, et là, tu songeras en écoutant le vent souffler lugubrement à travers les vitres, que s'il y en a qui ne peuvent pas vivre avec neuf mille francs, toi, tu peux bien crever à moins.

Victor ELVEN.

SANS AUTORITÉ

Lorsqu'on développe la thèse anarchiste, nos adversaires, à bout d'arguments se plaisent à dire : « Il viendra un moment où les anarchistes feront œuvre d'autorité afin d'imposer leurs concepts ».

La récente brochure d'Armand et Mauricius vient de répondre avec beaucoup d'à propos, à cette objection.

Les anarchistes n'ont et n'auront à aucun moment à imposer leurs points de vue, leurs pratiques.

Nos idées acquièrent de l'extension non pas en faisant acte d'autorité ou de pression, mais par leur valeur même. Elles s'imposent à qui en fait l'analyse rigoureuse.

La poussée anarchiste prend racine sans qu'une parcelle d'autorité ait coopéré à son développement... excepté cependant l'autorité inhérente à toute vérité.

LA TERRE

avant l'Homme

LES SERPENTS DE MER. — La période qui termine l'ère secondaire est désignée sous le nom de *crétacé*, parce qu'elle correspond à la formation des terrains de craie.

Les Ammonites de cette période diffèrent de celles de la période jurassique parce que leurs tours sont déroulées en forme de cornes ou de sphère allongée. C'est alors qu'apparaissent une classe toute particulière de Reptiles qu'on a appelé les *Mosasauriens* parce que le premier exemplaire étudié par Cuvier a été trouvé à Maëstricht sur les bords de la Meuse ou *Mosa*. On les nomme aujourd'hui *Pythonomorphes* parce que leur forme rappelle celle des serpents. Pourtant ces animaux dont la longueur pouvait dépasser vingt mètres, se rapprochaient beaucoup plus, par leur anatomie, des Lézards que des Serpents. Tandis que les Serpents sont complétement dépourvus de membres, les Mosasauriens en avaient de très complets disposés pour la locomotion aquatique, comme ceux des Cétacés. C'étaient donc des Lézards nageurs et monstrueux qui infestaient, en troupes nombreuses, les parages des côtes. Comme leur armature buccale, formée de dents nombreuses et tranchantes, indique des instincts carnivores, ces animaux devaient être la terreur de leurs voisins ou de leurs rivaux.

Parmi ceux ci se trouvait un Dinosaurien étrange et assez différent des Dinosauriens dont nous avons déjà parlé. C'est le *Tricératops*, dont la tête avait deux mètres de longueur. C'était un herbivore, mais un herbivore capable de se défendre contre ses puissants ennemis, car il était protégé par l'armature la plus formidable qu'on ait jamais observée chez un quadrupède ; bec aigu, tranchant, corne aplatie en forme de hache sur les os nasaux, grandes cornes effilées sur le sommet de la tête, expansion osseuse en forme de toit, dont le bord était hérissé d'os pointus comme les rayons d'une auréole ou les dents d'une scie, nombreux os danniques disséminés dans toute la peau. De pareils êtres déroutent l'imagination la plus capricieuse. Les artistes du Moyen Age, qui ont représenté tant d'animaux fabuleux, n'ont pas composé de chimères plus extravagantes !

On a pu également reconstituer des Oiseaux découverts dans la craie d'Amérique Ils ne diffèrent plus guère des oiseaux actuels que parce qu'ils ont conservé les dents de l'Archéoptérix. L'un d'eux, l'*Hèspéroruis, oiseau du soleil,* avait des ailes atrophiées et était réduit à la locomotion terrestre comme les Autruches ; un autre l'*Ichthoruis, se nourissant de poissons*, était un bon voilier. Il aimait à planer dans les airs, à suivre une course rapide à fleur d'eau ou à plonger pour saisir les poissons dont il faisait sa nourriture.

—o—

PARIS A L'EPOQUE DU GYPSE. — L'ère *tertiaire* correspond à ce qu'on peut appeler l'histoire moderne de la Terre. L'évolution des êtres inférieurs est à peu près terminée; les animaux marins sont sensiblement tels que nous les voyons aujourd'hui.

Sur la terre, le règne des Mammifères commence. Ces derniers avaient bien apparus depuis longtemps ; mais, jusqu'à présent, c'étaient des êtres tout petits, peu différenciés; leur rôle, pendant les temps secondaires, était effacé par celui des grands Reptiles, aujourd'hui complètement disparus.

L'ère tertiaire est en même temps l'ère des oiseaux, des papillons, des fleurs. A la nature imposante, mais triste des temps secondaires, a succédé une nature non moins grandiose mais beaucoup plus gaie ; l'air est maintenant rempli de chants, de couleurs et de parfums.

Vers la fin de la première période de l'ère tertiaire, qu'on désigne sous le nom d'*Eocène* (ou *aurore des temps récents*), il y avait, sur l'emplacement de Paris, de vastes lagunes où se disposaient des couches de gypse ou pierre à plâtre, et dont les bords étaient ombragés de Palmiers et de Lauriers roses. C'est dans le gypse exploité autrefois à Montmartre (presqu'à l'emplacement des *Causeries populaires*) que Cuvier recueillit un grand nombre d'ossements fossiles dont l'étude lui permit de jeter les fondements de la Paléontologie.

Entre autres, il reconstitua : les *Paléothériums*, dont le plus grand, le *Paléothérium magnum* était à peu près de la taille d'un cheval. Cet animal ressemble au Tapir par la forme générale du corps et de la tête, notamment par la brièveté des os du nez, qui est l'indice d'une petite trompe ; il ressemblait au Rhinocéros par ses dents molaires et par ses pattes divisées chacune en trois doigts. L'*Anaplothérium* avait une longue queue ; ses pieds étaient formés de deux doigts bien séparés, ce qui ne s'observe chez aucun mammifère actuel. Les Xiphodons, ainsi nommés parce que leurs premières molaires étaient tranchantes, avaient des formes sveltes et légères. A côté de ces animaux vivaient des Mammifères plus petits, ayant des affinités avec des formes confinées aujourd'hui en Australie, à Madagascar ou en Amérique et qui sont parmi les plus primitifs de leurs groupes.

D'une manière générale, les Mammifères du commencement du Tertiaire étaient des êtres lourds, à peau épaisse, ou Pachydermes. Les Ruminants et les Solipèdes ou Chevaux qui sont adaptés à la course rapide, n'avaient pas encore fait leur apparition.

MARCELLIN BOULE.

(*à suivre*)

Errata :

Dans notre dernier feuilleton, lire :
Iguanodon au lieu de *Ignanodon* ;
Brontosaure au lieu de *Broutosaure*.

PIQURES D'AIGUILLES

Le soldat est un ouvrier qui revêt pendant deux ans un costume ridicule, pour tuer ses camarades d'atelier, afin d'obéir aux patrons.

Le prêtre, le juge, le soldat, sont les souteneurs d'une association dont les bénéfices vont aux fainéants et les pertes aux producteurs.

Vive l'anarchie !

Liées par 100, textes assortis.
0 fr. 20 le cent ; 2 fr. le mille; — par poste, 0 fr. 25 et 2 fr. 20.

La vie anarchiste n'est pas à établir dans un avenir problématique, elle n'apparaîtra pas au soleil d'une façon brusque et spontanée car elle a depuis longtemps jeté ses assises, elle est en pleine activité ; son processus, son évolution sont en raison directe de la valeur numérique du nombre de ceux qui la mettent en pratique, et aussi, de la valeur individuelle de chacun d'eux.

Il n'y a pas là trace de l'autoritarisme qu'on nous reproche si gratuitement de devoir employer : l'esprit du libre examen détruit l'esprit de l'autorité.

André MORIN.

LE REVE

Tout, autour de moi respirait la gaîté saine ; partout régnait une activité vivifiante. La vie n'était plus la même dans la grande ruche humaine.

Ce n'était plus ces grandes villes aux rues étroites et puantes ; ce n'était plus ces maisons sombres d'où le soleil est banni ; ce n'était plus ces bâtisses odieuses, où des individus s'étiolent sous la garde des cerbères de l'usine. Je ne voyais plus que de charmantes maisonnettes d'où s'échappaient la vie et le bien-être.

Ici, des bambins frais et roses, aux mines éveillées jouaient sous l'œil attendri de leur mère. Qu'ils étaient beaux, ces petits, et comme la santé se révélait sur leurs joues fraîches ! Comme la joie se lisait dans leurs yeux ! Quelle différence avec ces petits êtres étiolés et chétifs que l'on rencontre dans les rues, tendant la main, le regard mauvais, avec des vêtements déchirés et sales !

Là, de vastes bâtiments bien aérés servant d'écoles. Des écoliers travaillaient merveilleusement, sous l'œil bienveillant de ceux qui s'étaient donné pour mission d'orienter leurs intelligences. Ce n'était plus ces locaux exigus et malsains où s'entassent les enfants ; elle avait disparu, cette discipline de fer imposée par des maîtres d'école brutaux qui pourrissent les jeunes cerveaux des préjugés et des mensonges dont ils sont bourrés eux-mêmes.

Là encore, des ateliers, où la lumière pénétrait de tous les côtés, éclairant des visages d'hommes alertes et vigoureux, travaillant hardiment. Pas de gardes-chiourmes dans ces ateliers ; rien que des travailleurs s'aimant et s'entraidant.

Plus loin, des vieillards, alertes encore malgré leur grand âge, devisaient joyeusement. Tous semblaient heureux de vivre. Ce n'étaient plus ces tristes et douloureuses épaves humaines, le corps plié par les souffrances et l'excès de travail et ne désirant qu'une chose pour les débarasser de la misère : la mort !

Dans les rues, plus de ces longues files de miséreux demandant l'aumône ; rien que des individus semblant heureux de vivre.

La vie était merveilleuse dans cette société où chacun travaillait pour la communauté !

. . . . . .

Hélas ! tout cela n'était qu'un songe ! Le réveil me rendit à la triste réalité des choses. C'était bien toujours la vie actuelle de misères, de souffrances et de paupérisme.

Et je me disais que si les individus voulaient se débarrasser de l'ignorance, ils pourraient vivre cette vie de joies et de bien être que j'avais entrevue dans mon rêve !

A. TORIOL.

POUR LA DÉFENSE DE LEUR PATRIE

Oui c'est au nom de ce grand mot : la Patrie, que des milliers d'individus s'en vont, tous les ans à pareille époque accomplir leurs deux années de service militaire.

Ces jeunes gens désertent l'atelier, l'usine, les champs, pour aller attraper la syphilis, s'alcooliser, s'abrutir à la caserne, se soumettre deux années à l'obéissance et à la servitude, sous les menaces des soudards galonnés.

Que s'en vont-ils ces milliers de travailleurs, à la caserne, apprendre à haïr, apprendre à tuer leurs semblables, à maintenir la misère et l'iniquité sociale. Car, lorsque des individus se révoltent contre ce régime basé sur la forme brutale, qui écrase tous les travailleurs, pour essayer d'améliorer leur sort, que voient-ils devant eux, ces révoltés ?

D'autres exploités, sous l'uniforme militaire sont là pour les combattre, avec des fusils, sabres et baïonnettes. Voilà ce qu'on appelle la défense de la patrie pour les travailleurs !

Pour mieux abrutir la masse on prend les individus dès leur jeune âge, on leur inculque la religion de la Patrie, dont le culte exige de se faire trouer la peau.

Et c'est du mot de Patrie que les bourgeois de tout acabit profitent pour exploiter l'humanité toute entière.

Notre ennemi, ce n'est pas la race noire, ni la race jaune, même pas les peaux rouges, ou les peaux de Marocains, nos seuls ennemis à tous, ce sont les pantins gouvernementaux de quelque pays ils soient. Mais si cet état de choses peut exister, la faute en incombe à la classe ouvrière seule et non pas à tant d'autres, il ne s'agit pas de se contenter de gueuler toujours à pleins poumons contre le militarisme, il faut aussi passer de la théorie aux actes, car les idées ne sauraient avoir aucune valeur si elles n'étaient jamais mises en pratique.

Ce qu'il faut, c'est qu'il n'y ait jamais plus de soldats. Il faut que dorénavant les individus ne se rendent plus à la caserne, avant tout, il faut être libre de son individu, et ce n'est pas à la caserne que les individus apprendront à être libres. Il faut que dès aujourd'hui, les individus se débarrassent dans la mesure du possible de ce qui les empêche de vivre la vie, telle qu'elle doit être vécue.

Si encore ceux qui se résignent à passer deux années dans l'abjection de la caserne, y allaient avec la ferme conviction de ne plus servir d'assassins, pour la défense des privilèges bourgeois et capitalistes, de ne plus se servir de leurs armes contre nous, nos amis et nos camarades !

Quand donc, cette masse d'électeurs et d'imbéciles, se décidera-t-elle à se réveiller de la léthargie où elle est ensevelie si profondément, pour se débarrasser de tous ses dogmes et vivre de la vie anarchiste, édifiée sur les bases du rationalisme scientifique.

Jean MOLIÈRE.

Rapport au Congrès d'Amsterdam

Voici ce qu'un camarade nous communique, à propos du rapport : *L'anarchisme comme vie et comme activité individuelles*, qu'on avait déclaré ne pas avoir reçu, sur les demandes réitirées de camarades américains.

Je me suis renseigné à Fuss pour savoir ce qu'il avait fait du rapport d'Armand et voici ce qu'il m'a répondu. « Le rapport d'Armand est arrivé chez moi après mon départ pour Amsterdam et je ne l'ai trouvé chez moi qu'en rentrant. Il n'a donc pu être ni lu, ni discuté. »

J'ai appris d'autre part qu'en effet Fuss était parti pour Amsterdam bien avant le Congrès. Il ne doit donc pas y avoir de sa faute si le rapport n'a pas été lu. Du reste je crois Fuss assez généreux, assez tolérant pour ne pas empêcher la manifestation d'idées qui ne sont pas les siennes.

Voici un point d'histoire éclairci mais pas à la façon du Père Loriquet.

Tous ceux qui comprennent l'importance de la discussion du courant nouveau que notre activité a fait naître sont intéressés à faire circuler la brochure d'Armand et de Mauricius à ceux qui n'ont pu en avoir connaissance.

Collectivistes et Collectivisme

Les socialistes allemands viennent de donner une preuve de leur sectarisme en excluant de leur parti le docteur Friedeberg qui s'était permis — le malheureux ! — de propager les théories antimilitaristes et — chose plus grave — de critiquer le parlementarisme !

Cette mesure n'est pas pour surprendre les anarchistes ; ils connaissent trop bien la mentalité socialiste pour s'étonner de semblable décision.

Le socialisme parlementaire — celui de Bebel, de Jaurès, Guesde et consorts — a pour but de gagner le plus de sièges possible au guignol parlementaire. Lorsque les députés socialistes seront la majorité dans cette assemblée de pantins, ils établiront une société dénommée collectiviste dans laquelle tous les hommes seront *libres* (?!) égaux, frères, etc.

Après la décision des socialistes allemands, il est permis de se faire une drôle d'idée sur la *liberté* dont nous jouirions dans une société collectiviste.

Si, dans la société que rêvent les socialistes, un individu a le malheur d'exprimer des idées différentes de celles des manitous qui gouverneront, il sera, — tout comme un vulgaire Friedeberg, — exclu de cette société et envoyé où ?... à Cayenne, à l'Ile-de-Ré ?... ou simplement fusillé ?...

C'est ce que je me demande anxieusement.

Alfred LORIOT.

Ce qu'on peut lire

Nous mettons à la disposition des camarades un choix d'ouvrages édités par la *Bibliothèque Nationale*. Imprimés et reliés élégamment, ces petits livres mettent à la portée de tous, des œuvres, qui pour n'être pas récentes, n'en sont pas moins, bien souvent, supérieures aux productions de la littérature et de la philosophie modernes, telles les *Ruines*, de Volney.

Beaucoup de ces ouvrages étaient rares et hors de prix, ils étaient peu connus dans cette édition.

Nous croyons rendre service à nos amis en le leur signalant.

Chaque volume est vendu 0 fr. 45.

Certains comprennent deux tomes reliés ensemble ; pour plus de facilité, nous indiquons le nombre de fois qu'il faudra nous envoyer 0 fr. 45 pour recevoir ces divers ouvrages.

Ajouter 0 fr. 05 par volume pour le port.

Parmi ces petits livres, voici ceux que nous recommandons le plus vivement à nos amis :

Les Ruines. — La Loi naturelle (*Volney*)	2 vol.
Romans et Contes (*Diderot*)	2 vol.
Le Neveu de Rameau (*Diderot*)	1 vol.
Jacques le Fataliste (*Diderot*)	2 vol.
La Religieuse (*Diderot*)	1 vol.
Essais (*Montaigne*)	1 vol.
Discours sur la Méthode (*Descartes*)	1 vol.
Traité de l'Esprit (*Helvétius*)	4 vol.
Annales de Tibère (*Tacite*)	2 vol.
Entretiens de Phocion (*Mably*)	1 vol.
Droits et Devoirs du Citoyen (*Mably*)	1 vol.
Progrès de l'Esprit humain (*Condorcet*)	2 vol.
Considérations sur les Mœurs (*Duclos*)	1 vol.
Essai sur les Préjugés (*Dumarsais*)	2 vol.
La Servitude volontaire (*La Boëtie*)	1 vol.
Malthus et les Économistes (*P. Leroux*)	2 vol.
De la Tyrannie (*Alfieri*)	1 vol.

Revue des Journaux

Les Temps Nouveaux.

Tous ceux qui estiment la logique habituelle de Jean Grave, en anarchisme, n'auront pas souri de la note qu'il mit à l'article de Girard. De même les développements qu'il en donne ne pourraient que les intéresser à des nuances près, mais si légères. J. G. sur *Théorie et action* montre les différentes besognes à faire et qui peuvent employer tous les tempéraments.

M. Pierrot continue son étude *Sur la Méthode*. Il critique maintenant le néo-marxisme. La lutte de classes n'est plus, pour eux, dans le Parti. Elle est la raison d'être du syndicalisme. Très serré, il critique ce syndicalisme qui veut tout englober. Il dit qu'on ne peut additionner les valeurs réformistes et les valeurs révolutionnaires pour en faire un tout syndicaliste. Pourquoi faut-il que Pierrot perde son sang-froid lorsqu'il touche aux individualistes ? Pourquoi ne cite-t-il plus que des phrases ? Pourquoi ? parce qu'il est aisé de faire la critique de ce qu'on a dépassé ou observé mais qu'il est malaisé de la faire pour ce qu'on n'a pas atteint.

Une étude de Zabrejnew *sur l'individualisme en Russie* dont on ne peut prévoir la direction. Il cite l'opinion de deux écrivains sur la littérature individualiste.

Le Libertaire.

Jacques Bonzon défend nos amis Matha, Mahé et Picardat. Merci. Mais il est certains « avocats » qui feraient mieux de ne pas paraître si « libéraux » à la surface alors qu'ils sont d'adroits bonshommes.

De Deniau-Morat un appel à des tâches utiles, à des réalisations immédiates.

Des *Opinions* de G. Roussel qui lave du linge syndicaliste ou néo-syndicaliste j'ignore. Il termine par un bon espoir sur la « nouvelle internationale ».

Ainsi fait Fleur de Gale qui ne fait pas de *Réflexions* trop *rosses* sur elle, mais en lui recommandant de ne pas tomber dans *l'ouvriérisme*.

Terminant son compte rendu du *Congrès anarchiste* d'Amsterdam, H. Beylie fait défiler devant nous toute la cohorte des ordres du jour. Un seul aurait suffi, pense-t-il (et même moins, pensons nous) mais ces diables de communistes (?) sont si individualistes (?) lorsqu'il s'agit de leur prose !!

Le *Bulletin communiste* est rouvert. N'en jetez plus, c'est à rendre Milieulibrophobe (ouf !). Or, nous en sommes partisans, depuis longtemps aux Causeries, sans vouloir tout de même aller aux antipodes faire réaliser les désirs de chacun.

LE LISEUR.

PAR LA CHANSON

Vient de paraître

Militarisme
La Chevauchée infernale

Paroles et musique de **Ch. d'Avray**.

En vente à *l'anarchie*, 0,20 ; par poste, 0,25.

Travail en camaraderie

Prochain tirage : 1e et 2e déclarations d'Etiévant.

EDITION COMPLETE

La brochure, 0 fr. 10 ; le cent, 6 fr.
Franco 0 fr. 15 et 6 fr. 75.

PAR LA BROCHURE

L'Absurdité de la Politique (Paraf-Javal)	» 05
L'Absurdité des soi-disant Libres-Penseurs (Paraf-Javal)	» 10
Documents socialistes (A. Dal)	» 30
Pages d'histoire socialiste (Tcherkesoff)	» 25
La Grève des Électeurs (O. Mirbeau)	» 10
Si j'avais à parler aux Électeurs (Grave)	» 10
Électeur, écoute ! (A. Lorulot)	» 05
Patrie, Guerre, Caserne (Ch. Albert)	» 10
Le Militarisme (D. Nieuwenhuis)	» 10
Lettres de Pioupious (F. Henry)	» 10
L'Antipatriotisme (G. Hervé)	» 10
Le Patriotisme (par un Bourgeois)	» 15
Colonisation (J. Grave)	» 10
Le Militarisme (Dr H. Fischer)	» 15
La Crosse en l'air (E. Girault)	» 05
Le mensonge patriotique (E. Merle)	» 10

TROIS MOTS AUX AMIS

A Truchard et à divers camarades. — Adresser correspondance pour Dolié aux *Causeries*, 22, rue de la Barre.

A. LIVEENAIS. — Charles demande si tu as reçu sa lettre. Réponds

ROBERT NARCISSE informe les copains que sa nouvelle adresse est : chez Andrigo 208 Trinity Road, Uppertooting, London S. w.

Le RENAUD, qui s'occupa de vente de brochures, rue Curial est prié de donner son adresse à J. Lambert 86, route des Petits-Ponts Pantin.

GROULT, (de DAKAR) est prié de donner son adresse à Cachet (prison de Valenciennes).

RIVATTON. Pas reçu lettre annoncée, je t'écris. Lorulot (prison de Valenciennes).

GOLDSKY. Reçu vos 4 lettres. Tout va bien. Ecrivons incessamment (Lorulot Cachet).

EMILE VINNAC. — Tu as dû recevoir une note avec la commande.

Der Freie Arbeiter (journal antimilitariste allemand) est en vente chaque semaine, au kiosque, face au n. 111, boulevard Sébastopol.

Achtung ! Genossen !

Der Freie Arbeiter is jeden wochen im kiosk vis à vis n. 111, boulevard Sébastopol zu haben.

Méline. — Prends-t'en à la bibliothécaire.

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

Causeries Populaires du XVIIIe, Rue de la Barre, 22. — Lundi 21 octobre, à 8 h. 1/2. *Retour de balade*, par A. Libertad.

Causeries Populaires des Xe et XIe, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi, 23 octobre, à 8 h. 1/2. — *La Méthode*, par tous.

Jeunesse Révolutionnaire du XIVe, salle de l'U. P., 13, rue de la Sablière. — Jeudi 17 octobre, *Les Grands problèmes sociaux* (2), par Louise Réville ; Jeudi 24 octobre, *L'anarchisme comme vie et comme activité*, par Mauricius.

Causeries Populaires des Ve et XIIIe, 191, rue du Château des Rentiers. Samedi, 19 octobre à 8 h. 1/2. *Causerie*, par Mauricius. Mardi 23, à 9 h., Soirée en camaraderie, chants, musique, déclamations. Entrée : 15 centimes.

Causeries Populaires du XXe, Maison du Peuple, 37, rue des Gatines. — Vendredi 18 octobre, à 8 h. 1/2. *Les grands problèmes sociaux*, par Louise Réville.

Groupo liberacana esperantista. — Les séances hebdomadaires du groupe recommenceront au nouveau siège, 2 bis, rue Lasson (Paris 12e) tous les Jeudis, de 8 h. 1/2 à 10 heures à partir du jeudi 17 octobre. *Cours élémentaire et supérieur, conversation et discussions.*

Dimanche 20 Octobre à 3 h. après midi, 136, boulevard de l'Hôpital : *Vive la Guerre*, par Mauricius ; *La chanson sociale*, par Ch. d'Avray. — Même jour, à 8 h. 1/2, salle Scherer, 18, rue Croix-Nivert, même programme.

SAINT ETIENNE. — Causeries populaires 42, rue Mulatière. — Vendredi 18 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, *Causerie*. par E. Girault.

TOURS. — Les Iconoclastes. Restaurant populaire, place du Grand Marché. Vendredi 18 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, causerie par un camarade : *La société future*, suivie d'une discussion générale.

ALGER. — Les précurseurs, 8, rue des Tanneurs. Tous les camarades d'Algérie et Tunisie sont priés de se mettre en relation avec le groupe pour l'organisation des conférences d'E. Girault. Le groupe rappelle qu'il tient à la disposition de tous : journaux, brochures, livres, affiches, et qu'il peut fournir tous renseignements.

Travail fait en camaraderie

Imp. des Causeries Populaires : Ar. MAHÉ.

La gérante : Anna MAHÉ.